

La Suisse

SAMEDI

Isabella et Frida



Deux personnalités différentes: Isabella Rossellini dans «Blue Velvet», à gauche, et Otelia Medina dans «Frida Kahlo».

Deux femmes, deux regards inoubliables se partagent cette semaine la vedette sur l'écran. Il s'agit bien sûr d'Isabella Rossellini, la fille d'Ingrid Bergmann et du cinéaste Roberto Rossellini, dans «Blue Velvet»; et de l'extraordinaire «Frida Kahlo», femme-peintre mexicaine au destin étonnant. Également nouveaux, «Echo Park» avec le Mozart d'«Amadeus», Tom Hulce; «Teen Wolf», sportif et adolescent; enfin «L'Amie Intime», un autre échantillon du Festival du film fantastique d'Avoriaz, avec «Blue Velvet».

«Blue Velvet»

Curieux que «Blue Velvet», le dernier film de David Lynch («Elephant Man», «Dune») ait bifurqué par Avoriaz, car il ne correspond vraiment pas au label «horreur» ou «fantastique». Même s'il est fantastiquement horrible! Sous les haies de roses pétrifiées d'une petite ville «pipère» de Caroline du Sud, désespérante de banalité, la vie liehe, chaque jour que Dieu fait, sa dose d'indolence béate.

PAR FRANÇOISE DERIAZ

Même une crise cardiaque sur une pelouse d'un vert écarlate ne peut perturber cette torpeur de plomb.

A Lambert, l'odeur de la mort, lente ou brutale, est presque palpable. On ne tarde d'ailleurs pas à dénicher un bout de cadavre, sous forme d'une oreille perdue dans un champ... Une découverte qui entraîne un jeune homme prequet du clan «jardins»

(Oyle MacInchlan) vers le clan «cour» de la ville: la suave et charnelle Dorothy (Isabella Rossellini), à couper le souffle, l'affreux Frankie (Denis Hopper), affublé et d'autres monstres. Mais qui sont les monstres? Pour David Lynch, les monstres plantés devant leur télévision sont tout aussi malsains et grotesques que les criminels crasses. Un regard féroce sur l'Amérique enlaidie, à croquer absolument.

(Genève, Flon, depuis hier)

«Frida Kahlo»

Il faut le dire tout net: «Frida Kahlo», de Paul Leduc, est un film sublime, rare. Et cela tient à la personnalité envoiante de Frida Kahlo, à la beauté envoiante et crue de sa peinture, mais aussi au talent de Paul Leduc. Il ne s'est pas contenté de retracer la vie enflammée et tragique de l'épouse des surréalistes, mais tourne autour de cette femme avec une délicatesse infinie, peignant sa silhouette par touches légères.

Si Frida Kahlo (1907-1954) est moins connue en Europe qu'au Mexique, Diego Rivera, son imposant mari, est mondialement célèbre pour ses fresques murales. Paul Leduc montre ce couple étonnant dans leur maison bicolore de Coyocacan baignée de musique, acroche les orages... Pour mettre en valeur l'image, la couleur et le climat d'art dont se nourrit Frida, Paul Leduc fait peu intervenir la parole: la femme passionnée, excessive et chaleureuse n'en est que plus fascinante et immense sous ses sourcils ombreux. «Frida Kahlo», enfin, est aussi un souffle de vie d'une puissance bouleversante.

(Genève, Canal)

Frida Kahlo vive la vie

Voilà un film qui sort de l'ordinaire? Ce qui est presque normal, puisqu'il s'attaque à un destin exceptionnel, celui de Frida Kahlo. Nom inconnu au bataillon? Raison de plus de parler sur Paul Leduc. La fresque vaut le coup d'œil.

SUR les traces de Leduc, cinéaste mexicain, comme son nom ne l'indique pas, on découvre non seulement la femme, mais le Mexique d'une certaine époque, celui de la première moitié du XXème siècle.

Nul besoin de grimacer, la leçon passe en douceur et en couleurs. Après un grave accident à 18 ans, la jeune Frida peut oublier son désir de devenir médecin. Elle se réfugie dans la peinture. C'est dans ce milieu qu'elle rencontrera son futur époux, le peintre Diego Rivera. Le couple, dont la vie privée est objet de scandale, est au centre de la vie politique. Ils donneront asile à Trotski, qui vivra une brève passion avec Frida.



Frida, après l'opération successive par son mari.

Ce n'est pas une simple biographie que Paul Leduc a voulu filmer. S'il laisse le choix au spectateur de définir le genre, il

réussit à nous montrer les tableaux de Frida Kahlo comme au musée, tout en les juxtaposant à sa vie. Curieux et fascinant mélange. L'usage parcimonieux de la parole ajoute à la force des images. De toile en toile, puisqu'elle s'est mise en scène le plus souvent, on la retrouve avec ses souffrances, sans jamais tomber dans le mélodrame.

La ressemblance de la femme des tableaux et de l'actrice est aussi hallucinante que son jeu. De cette évocation de «la première femme dans l'histoire de l'art qui s'attacha son et cœur pour dire la vérité biologique qu'elle vit en eux» dit Diego Rivera, on ressort ébloui par le personnage, et la tête pleine d'images.

Dominique Huppich

«Frida Kahlo, vive la vie» de Paul Leduc (Mexique, 1984) avec Otelia Medina.